

Sylvie Blum-Reid*

François Cheng. Voyage entre deux langues

Quand François Cheng opte pour la France en 1948, il "entre" dans la langue française et la fait sienne. Quitte à lancer le défi qu'il allait devenir un écrivain français bien avant son apprentissage de la langue.

Pour que, par la suite, j'ai osé rêver de devenir un jour écrivain français, et qu'un jour effectivement je le sois devenu, il m'aura fallu de la détermination certes, mais surtout une bonne dose d'inconscience, sinon d'extravagance." (Le dialogue 28)

Arrivé de Chine en France à l'âge de 19 ans, il a suivi un long "cheminement" pour parvenir une cinquantaine d'année après à la maîtrise de la langue et à la "réussite" de sa carrière d'écrivain. Nommé et accepté par l'académie française, le panthéon officiel de la littérature française, en 2002, il retrace dans divers essais (et discours) son

* Université de Floride, à Gainesville, Etats-Unis. sylblum@ufl.edu

parcours et la relation-liaison qu'il a depuis longtemps entretenue entre la langue chinoise, "sa vieille nourrice fidèle", et la langue d'adoption, le * français. Ses essais ne sont pas strictement autobiographiques, loin de là, mais il tire de son parcours une leçon théorique, qui s'inscrit dans différents domaines dont la linguistique, les lettres, l'histoire de l'art, la langue chinoise et les relations interculturelles entre la Chine et la France ainsi que tout ce qu'elle représente pour lui, soit la Culture, le raffinement, et l'universalité. Je laisserai de côté son roman, *Le dit de Tyani* (1998) de facture autobiographique. Mains critiques ont déjà examiné Cheng placé "à la croisée de la Chine et de l'Occident" – pour emprunter le titre du colloque Paris-Shanghai, (Bibliothèque nationale) datant de 2011.

L'aventure linguistique de cet homme lettré en exil, mérite arrêt et réflexion. Mon intérêt ici porte sur le cheminement parcouru et la notion de voyage, d'errance et de tâtonnements voire de perdition, et *relèvement* dans la langue telle qu'il l'a pratiquée devenant universitaire, poète, calligraphe, traducteur, romancier, essayiste. Né en 1929 à Nanchang, Cheng, l'"*homme des fleuves*" (Yangze River, et Gan River

passent par Nanchang) a émigré en France pour ses études en 1948, sans connaître un seul mot de français. Il a connu un très grand isolement et vécu dans le dénuement total, pendant des années, travaillant aux Halles la nuit. Cheng a ensuite traduit en chinois des poètes français tels Baudelaire, Rimbaud, Laforgue, Apollinaire, Breton, et Eluard; il a travaillé à des ouvrages sur la peinture, faisant connaître aux Français la peinture chinoise tout en devenant auteur. Il pratique aussi la calligraphie. Le va et vient permanent entre la langue française et la langue chinoise se niche dans la plupart de ses textes dont *Le Dialogue* (2002), son discours de réception à l'Académie française (juin 2003), et *L'un vers l'autre. Voyage avec Victor Segalen*. Dans le sens inverse de Victor Segalen s'immergeant dans la Chine, Cheng prend racine en Occident et s'en inspire en fusionnant les deux. L'idée du voyage et celle du pèlerinage semblent associées à sa vision et se rattachent à la fois à un ordre culturel et spirituel. Elles s'intègrent à sa pensée. Dans son discours d'inauguration, il évoque les termes du "pèlerin", et de "longue marche", se définissant alors comme "pèlerin d'Occident". Il ne manque pas d'évoquer sa perspective en France en Europe, et celle de la littérature. Il est devenu l'héritier de cette pensée, parlant d'une "remontée des fleuves". Non seulement la géographie

l'influence-t-elle mais il n'évacue pas l'histoire dont l'apport des Chinois à la France. Il fait référence à la main d'oeuvre chinoise recrutée par l'armée pendant la première guerre mondiale pour pallier le manque de soldats. Il cite le parcours de son père qui se déplaça pour servir de traducteur en France.

Cheng utilise sa croyance cosmologique chinoise pour expliquer sa place dans le monde et dans l'écriture. Exilé entre deux langues et deux cultures, en proie à la solitude, il se rapproche de l'écriture comme terre de l'exil. Tout individu est lié à son paysage, et l'eau pour lui est essentielle. Le fleuve qui passe par Nanchang, sa ville natale, le suit. Se positionnant essentiellement comme passeur, Cheng inscrit son déracinement avec sa langue d'origine (le chinois) et son ré-enracinement dans la langue de sa terre d'accueil, la France. Il possède une double appartenance. Naturalisé Français en 1971, il choisit son prénom François , en hommage à St-François d'Assise 'le plus près de l'esprit chinois avec son cantique de la création' (*Le Monde* 14 juin 2003, 21).

Il explique sa vision de la France dans *Le Dialogue* et parle de sa décision de venir en France avec une bourse d'études pendant trois ans; suite aux méandres imprévisibles de l'histoire, ce séjour universitaire

s'est poursuivi jusqu'à présent. On pourrait s'interroger sur sa décision de venir en France alors qu'il avait étudié l'anglais et avait devant lui la possibilité d'étudier en Grande Bretagne tout comme en France. Il choisit la "voie" la plus complexe et nous pouvons, à partir de là, nous poser quelques questions indiscretes, non pour juger, bien sûr, mais pour tenter d'éclairer, si peu que ce soit, ce qu'un changement de "patrie" pourrait impliquer, bien que "changement" soit sans doute trop fort puisque Cheng n'a semble-t-il pas coupé tous les liens qui peuvent l'attacher à son pays natal. Au fond, à côté de l'idée d'un changement d'identité--de nationalité--c'est peut-être la notion de "milieu" qu'il faut également exploiter puisque lui-même en parle. Pour lui, en effet, il le dit, la France représente le pays du milieu, celui de l'Europe occidentale, ce qui soit dit en passant ne sera pas sans nous étonner puisque la Chine est aussi connue comme "l'empire du milieu". Entre Chine et France, ainsi, le va et vient se serait fait entre un milieu et un autre, ce qui reste bien mystérieux et nous incite à proposer quelques hypothèses supplémentaires. Il est dit dans *Le dit de Tyani* que la rencontre de la Chine et de l'Occident était "inévitable"... (*Le dit de Tyani* 165). Ce pays a en effet depuis longtemps tissé des liens avec la Chine. Déjà, au 17ème siècle, des moines chinois (IV)-- ses prédécesseurs--partaient en Inde, à

la recherche de textes sanscrits bouddhistes qu'ils rapportaient ensuite en Chine, contribuant ainsi à enrichir la culture chinoise par leur voyage. Cheng revient de façon limpide sur la religion bouddhiste qui a enrichi la pensée chinoise. La Chine a embrassé le bouddhisme par le biais de moines et pèlerins chinois partis à sa découverte (non par les missions), ce qu'on ne répète pas assez selon lui (*Le Dialogue* 21); L'Islam et ensuite le Christianisme s'implantent en Chine au 17ème siècle. Mains événements ont freiné l'apport du Christianisme, dont les guerres du 20ème siècle dont il fait un succinct résumé. Mais le dialogue avec l'Occident était "incontournable" (*Le Dialogue* 22). Parmi les peintres auxquels il consacre un ouvrage critique, Shitao, moine nomade a longtemps hésité entre les errances et la tentation de la gloire. Pour Cheng, Shitao est le grand peintre "excentrique" du 18ème siècle. (Shitao 1642-1707).

Son parcours personnel se situe dans ce contexte historique (*Le Dialogue* 23), peut-être même vu comme la voie du renoncement et du détachement présent dans *Le Dit de Tiany*, ou le Dharma.

Exilé, ainsi, Cheng contribue au va et vient entre la Chine et la France dans leur relation culturelle et intellectuelle. Il a traduit peu

après son arrivée des textes classiques français en chinois (Hugo) avant de se mettre lui même à la création devant la page blanche. Il a tatonné et erré dans la langue, souvent réduit à un état primaire, proche du ridicule. L'analogie de l'exilé enviant les enfants (*Nord Perdu*) emprunté à Nancy Huston éclaire sa position d'alors. (*Le discours*). Mais s'il opte pour le français, ou la difficulté, le chinois n'est pas pour autant oublié:

Rien ne pouvait plus faire que j'eusse ignoré la grande tradition occidentale, que je ne fusse environné de la musique d'une autre langue, que même en rêve, dans mon inconscient, ne vinssent se mêler des murmures maternels des mots secrets mus par une autre sonorité...(Le Dialogue 38).

Puisqu'il parle "d'inconscient", ici, nous pouvons nous arrêter un instant et proposer enfin une ou quelques hypothèses de nature psychanalytique. Bien évidemment, il ne saurait s'agir d'autre chose que d'une introduction. Nous ne sommes pas les psychanalystes de Cheng et il ne nous demande rien. Enfin, seul un examen attentif de l'oeuvre de l'auteur serait à même de fournir quelques solides hypothèses. Une timide ébauche, donc, et rien de plus, mais qui pourrait bien éclairer nos

désirs de changement, notre désir d'aller voir ailleurs--ce rêve, un peu, d'une famille idéale, et c'est le "roman familial" dont parle Freud--, projet d'enrichissement, c'est certain, mais aussi parfois fuite (qui peut très bien se révéler salutaire) dont la connaissance des conditions de production serait sûrement pleine d'intérêt.

Commençons au hasard: il y a d'abord ce nom d' "Homme des fleuves" qu'il se donne lorsqu'il évoque son destin de "porteur de deux langues, chinoise et française." (*Le Dialogue* 7). Deux langues complexes, deux "grandes langues" (le mot le plus important pour lui en français, "le diamant" est le mot "*sens*" (voir Prologue *Dialogue*), mais deux langues différentes, "elles creusent entre elles le plus grand écart qu'on puisse imaginer"(*Le Dialogue* 7). L'idée de *différence* est donnée , mais il est trop tôt pour en faire quelque chose, à chaque lecteur ses propres associations... L'idée de "milieu", par contre, rattachée à celle des "deux fleuves", peut faire penser à la place de l'enfant entre ses deux parents. Serait-ce entre ces deux que "L'aventure linguistique" de Cheng opère ou tente d'opérer un dialogue? Ce n'est là qu'une première question, un peu au hasard.

Ce qui est certain c'est que la dimension symbolique de l'apprentissage d'une langue n'est pas oubliée; même si le problème n'est en définitive qu'effleuré son importance est soulignée. Cheng revient en effet constamment sur l'apprentissage d'une langue et sur ce que cela signifie pour lui pense-t-il. Ainsi, l'apprentissage d'une langue n'est pas seulement une question de mémorisation mécanique:

On doit mobiliser son corps, son esprit, toute sa capacité de compréhension et d'imagination... on apprend une autre manière de sentir, de percevoir, de raisonner, de déraisonner, de jurer, de prier et d'être. (*Le Dialogue*11)

La possibilité que des cultures puissent se relier entre elles découle de sa vision du monde et de la vie, liée à la Cosmogonie chinoise. Il avance ici l'idée du souffle et de la voie, en chinois, repris par le terme du **Tao** ou Dao représentant l'immense marche de l'univers vivant: une création continue(*Le Dialogue*16), une croyance centrale ou le principe suprême de la pensée chinoise.

La langue française de par le mot "**Voie**" ou chemin évoque immédiatement son homophonie ou le parler avec **voix!** (*Le Dialogue* 16). Or *tao*, en chinois évoque chemin mais aussi le parler! Pour le sujet inconscient, nous sommes bien au coeur d'une signification essentielle

et Cheng n'a pas manqué de le remarquer. La Voie s'applique au destin de l'homme dans ce qu'elle recouvre: langage, mission dont l'homme devenu objet de langage doit s'acquitter (*Le Dialogue*17), nous ne sommes plus très loin de la "parole" comme l'entend Lacan, ce signifiant au coeur du sujet. Cheng est moins précis, certes. Pour lui, une des tâches de l'homme est de dialoguer avec l'univers, le ciel, le cosmos...Nous nous contenterons alors de remarquer, et de redire, qu'il y a là la trace d'un désir d'instaurer un dialogue...entre deux langues et deux cultures qui renvoie peut-être à un trait plus personnel et secret, invitation presque à la recherche de ce qu'une analyse des écrits de l'auteur pourrait révéler...

Jalonnant son essai de plusieurs caveats¹ (*Le Dialogue* 14, 17), il se prémunit ainsi contre les critiques qui trouvent la pensée chinoise "naïve" et simpliste! Mais la pensée chinoise ne permet pas les séparations étanches, et manie la **reliance** et la circulation, ses propres termes (*Le Dialogue* 17); c'est une pensée en mouvement.

Cheng emprunte le terme du voyage, dans son parcours transcontinental, tiré lui même de la Cosmogonie Chinoise pour mieux définir son propre parcours, son cheminement dans la langue, ses

¹An explanation anticipating possible misinterpretations.

errements, tatonnements, sa place de pèlerin mais aussi de "passeur" dans ce pays du milieu, et de porteur de langues. Une langue selon lui nous forme tout au long de la vie. C'est dans le langage que réside notre "mystère" (*Le Dialogue*¹⁰) et c'est par la langue que nous nous relions aux autres. La découverte de la littérature à un jeune âge lui a ouvert un monde nouveau, dans lequel il est entré physiquement, intellectuellement et mentalement, au milieu des aléas d'un pays en guerre et en révolution. Il est donc question de la "reliance".

Lors d'un concours de circonstances, dans un de ses nombreux périples, un séjour de recherches, il passe près du village d'un franciscain (en Belgique), Guillaume de Rubrouk que les chemins avaient conduit en Mongolie (XIII^e siècle). Comme lui, Cheng sur les traces de Rubrouk ressent une impression de boucle puisqu'il est devenu "écrivain français" ...et qu'il s'est installé en France. Je cite:

...tôt soumis à l'exil et à l'errance, combien je connaissais cette sensation de mélancolie qui s'emparait de moi, chaque fois que je me trouvais, aux heures indécises entre chien et loup, perdu dans une contrée inconnue. Mais ce soir-là, sur la route de Flandre, je me *sentis envahi d'un intime sentiment de retour, tel celui qu'éprouve tout marin en train de regagner le port, habité que j'étais par*

le pressentiment d'être accueilli un jour par votre chaude hospitalité.

Je savais que le retour en question n'avait pas pour destination un petit chez-soi, mais *une vraie patrie de l'esprit* à laquelle j'ai tendu toute ma vie. (Discours)

L'apprentissage de la langue dans son dialogue avec l'autre est un voyage sous toutes ses dimensions. Cheng souscrit à la théorie que le voyage est celui qu'on entreprend d'abord dans l'esprit avant de l'avoir physiquement fait.

Or tout vrai voyage est la transmutation d'un voyage qu'on a déjà fait en soi, un soi qui cherche à se transcender en vue d'un dépassement, d'une réconciliation...." (*Le Dialogue* 111).

Cheng ne fait que perpétuer la tradition des grands lettrés chinois dont le voyage faisait partie de l'initiation. La vie pour lui n'est qu'un voyage. Son itinéraire personnel—sa rencontre avec l'autre monde est symbolique de toute une génération de Chinois ballotés par l'histoire, déracinés, dispersés. C'est un récit collectif qu'il propose.

Références

1. François Cheng, *L'un vers l'autre. En voyage avec Victor Segalen*. 2008
2. François Cheng, *Le dialogue. Une passion pour la langue française*. Paris: Desclée de Brouwer 2002.
3. François Cheng, "Discours de réception à l'académie française." Juin 2003. <http://www.academie-francaise.fr/discours-de-reception-de-francois-cheng>
4. François Cheng, *Le Dit de Tianyi*. Paris: Albin Michel, 1998.
4. Edouard Glissant, *Poétique de la relation*. Paris: Gallimard, 1990.
5. Françoise Hanus, Claude Herly, Marie-Louise Scheidhauer. *L'écriture singulière de François Cheng. Un dialogue fécond*. Paris: L'Harmattan, 2011.
6. Jean d'Ormesson, "François Cheng ou la vie ouverte" *Le Figaro*. 30-10-2013.
7. Yinde Zhang, "François Cheng ou dire la Chine en français." *Revue de littérature comparée*, 2/2007 (no. 322), p.141

Précis:

Cet essai porte sur le travail de François Cheng au sein de la littérature française et ses approches de l'écriture (poésie, essais, romans) en tant que Chinois travaillant à partir de la langue française, deuxième langue. Je place mon analyse au cœur de l'idée du voyage.

L'écrivain parle de deux langues complexes au sein desquelles il a dû se familiariser pour poursuivre son œuvre. Le premier Chinois à être élu à l'Académie française en 2002, l'aventure linguistique de cet homme lettré en exil mérite arrêt et réflexion. Mon intérêt porte sur le cheminement parcouru et la notion de voyage, d'errance et de tâtonnements dans la langue tel qu'il l'a pratiquée devenant universitaire et auteur. Né en 1929 à Nanchang, Cheng, poète, calligraphe, critique et traducteur a émigré en France pour ses études en 1948, sans connaître un seul mot de français. Cheng a d'abord traduit en chinois des poètes français; il a travaillé à des ouvrages sur la peinture, faisant connaître aux Français la peinture chinoise tout en devenant auteur. Il pratique aussi la calligraphie. Mon travail se concentrera sur le va et vient permanent avec la langue française et la langue chinoise, et utilisera comme bases plusieurs textes de Cheng, dont *Le Dialogue* (2002) et son discours de réception à l'Académie française (juin 2003), et *L'un vers l'autre. Voyage avec Victor*

Segalen. Dans le sens inverse de Victor Segalen s'immergeant dans la Chine, Cheng prend racine dans l'occident et s'en inspire en fusionnant les deux. L'idée du voyage, et celle du pèlerinage semblent associées à sa vision et se rattachent à la fois à un ordre culturel et spirituel. Elles s'intègrent à sa pensée. Dans son discours d'inauguration, il évoque les termes du 'pèlerin', et de 'longue marche', se définissant alors comme 'pèlerin d'Occident'. Il ne manque d'évoquer sa perspective en France en Europe, et celle de la littérature. Il est devenu l'héritier de cette pensée, parlant d'une 'remontée des fleuves'. Non seulement la géographie l'influence-t-elle mais il n'ignore pas l'histoire ainsi l'apport des Chinois à la France. Il fait référence à la main d'oeuvre chinoise recrutée par l'armée pendant la première guerre mondiale pour pallier au manque de soldats. Il retrace ainsi le parcours de son père qui se déplaça pour servir de traducteur en France.

Cheng utilise sa croyance cosmologique chinoise pour expliquer sa place dans le monde et dans l'écriture. Il se voit comme exilé entre deux langues et deux cultures, en proie à la solitude, se rapprochant de l'écriture comme terre de l'exilé. Se positionnant essentiellement comme passeur, Cheng inscrit son déracinement avec sa langue d'origine (le chinois) et son ré-enracinement dans la langue de sa terre d'accueil, la France.